N° 79 — 7° ANNÉE Prix : 30 Centimes JUILLET 1913

LA VIE FUTURE

Abonnements : France. Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : Rue Médée, 11 — ALGER

Amour et Sympathie des Ames Sœurs

La matière quintessenciée, qui compose l'être humain, n'est qu'une partie de la matière épurée d'un autre être qui est notre âme sœur, constituant un second nous-même. Ce sont deux êtres n'en formant qu'un dans leur essence réelle. C'est donc l'unité sous les apparences de la diversité. Mais la vraie vie est dans la fusion de deux entités unies dans la marche ascensionnelle dans la voie de l'harmonie universelle.

De même que l'âme entière était d'abord confondue avec l'intelligence suprême, ainsi, ces deux moitiés de l'être humain, dont chacune comprend tous les éléments de notre nature spirituelle, se trouvaient unies entr'elles avant de venir en ce monde, où elles n'ont été envoyées que pour se reconnaître et s'unir de nouveau dans le sein de Dieu, qui est le centre de tout ce qui existe.

Les âmes sœurs n'en formant qu'une seule, sous les apparences de deux êtres, leur amour est centralisé dans de communes aspirations et d'uniques tendances, agissant en commun pour créer les œuvres de la pensée, leurs forces et leurs actions unies les fortifient considérablement et les élèvent vers l'harmonie du monde universel. C'est donc l'union complète de deux êtres en une seule personnalité, vivant dans un ensemble parfait et un accord merveilleux, malgré leur divisiblité apparente.

Mais aimer d'un amour aussi éthéré, c'est sentir, jouir et agir

sous l'empire d'une union réellement indissoluble ; c'est donc partager toutes les sensations intimes de deux êtres unis en un seul ; c'est assurément la commune impulsion vers le bien universel, pour le bonheur de tous ; c'est le point de vision sur lequel les humanités terrestres, s'orientant vers l'infini, s'appuient dans leurs pensées d'union mutuelle, dans les évènements de la vie perpétuelle dans le monde universel. C'est d'ailleurs sur la sûreté des liens qui rattachent les âmes sœurs entre elles, qu'elles trouvent la force merveilleuse qui les rend invincibles.

La mort corporelle qu'elles subissent dans leurs pérégrinations, de monde en monde, n'amoindrit pas les liens qui les unissent éternellement dans leur commune destinée.

Ah ! la vraie puissance humaine ne peut se manifester que par l'adjonction du double principe des âmes sœurs ; car le bonheur réel ne peut reposer que sur deux âmes sœurs unies en une seule. Mais ce bonheur éthéré ne ressemble en rien aux voluptés de la terre qui sont essentiellement fugitives et semblables aux éclairs qui sillonnent les nues sans laisser de traces.

Dans les splendeurs de la douce et radieuse lumière, qui éclaire les deux âmes sœurs et les unit dans des liens indestructibles, elles sentent les beautés de cette union et de la grandeur de son éternité.

Mais ces sentiments éthérés ne produisent une réalité que par la fusion complète de l'unité de la vie des âmes sœurs. Cet amour et ces sympathies constituent la source des joies les plus pures et du bonheur le plus parfait.

L'amour étant le liens qui unit tous les éléments de l'harmonie universelle, peut seul développer les nobles qualités et les bons sentiments qui idéalisent la vie humaine dans ses heures sombres ; mais cet amour ne devient réellement véhément que lorsqu'il unit deux âmes sœurs qui se suivent et se désirent sans cesse, d'existence en existence et de monde en monde depuis un temps immémorial, se perdant dans la nuit des âges.

Quelles que soient les aspirations de l'humanité terrestre, l'amour véritable émane de Dieu, centre de toutes les belles ten-

dances ; mais l'amour épuré est une éclosion du monde de la grande perfection universelle, qui rase quelquefois la terre, mais qui ne s'y arrête que sur les âmes sœurs, dont l'épuration approche des rayonnements de l'infini. Son charme divin remplit l'âme d'un rayon de bonheur si suave qu'il ne peut être comparé à aucune félicité. Cet amour des âmes sœurs est semblable à une fleur tombée du ciel sur la terre, apportant les plus suaves parfums à ces âmes unies par des liens indissolubles. Mais ces sentiments éthérés auxquels les profanes brûlent généralement leurs ailes au contact de ces vibrantes jouissances, les unions translucides des âmes sœurs les animent pour le temps et l'éternité.

Ah ! sous l'empire de ces impressions enchanteresses, les âmes sœurs sont dans la joie et le bonheur, d'une nature véritablement indicible. Ces poésies pleines de charmes, contiennent des accents ineffables qui ravissent le cœur humain d'une véritable félicité. C'est donc sur des ailes diaphanes que les esprits éthérés envoient à la terre leurs échos angéliques et les soupirs de leur cœur, qui sont pour les âmes sœurs des voies troublantes et des rêves idéals révélant les beautés de l'infini.

Rien en effet, n'est pur et aérien comme les amours des âmes sœurs qui sont destinées à s'unir définitivement dans la grande perfection universelle, pour l'éternité. Ces âmes arrivent à un degré de perfection tellement éthéré qu'elles ne peuvent plus être matérialisées pour des causes terrestres.

Les sympathies réciproques, qui unissent les âmes sœurs reposent sur une durée éternelle. Mais leurs tendances émanent du principe divin, d'après lequel chacun a dans son cœur des sympathies et des amours en proportion de son avancement moral. Ces sentiments épurés s'élargissent par les efforts que chaque entité humaine fait pour se rallier à l'harmonie universelle centre de toutes les belles et bonnes pensées, émanant des régions infinies.

L'amour étant l'enfant de la pensée, l'indifférence et la froideur des sentiments sont des heures perdues pour l'humanité qui s'y abandonne. La grandeur et la beauté des sentiments indiquent,

d'ailleurs l'état de l'âme épurée et son développement moral.

L'amour et les sympathies constituent les plus belles facultés de l'âme que Dieu a données à l'homme pour le fortifier dans les peines de la vie, pour charmer ses jours ténébreux, pour doubler ses forces morales et activer les tendresses de son cœur. Ces beaux sentiments constituent un présent du ciel que Dieu envoie à l'humanité souffrante pour la soulager. Rien assurément n'est rare comme un amour véritable, car étant le partage des âmes nobles et épurées, il émane des régions infinies. Cet amour épuré, véhément et sincère est l'apanage des âmes sœurs. Ces âmes, unies par des liens indissolubles, sont destinées à marcher ensemble pendant leur éternelle vie. Elles sont heureuses de leur union, qui double leurs forces et affirme leur bonheur dans une douce félicité.

Mais ceux qui ont le bonheur de connaître leur âme sœur ont atteint le maximum des félicités et du bonheur terrestre. Oui, ceux qui sont parvenus au degré voulu pour réunir à deux une seule vie, dans l'unité du double principe, sont arrivés au but qu'ils devaient atteindre. Pour eux, c'est l'âge d'or de la vie terrestre, faisant l'objet des plus belles aspirations humaines.

Le principe des âmes sœurs se manifeste d'une manière évidente, dans une foule d'acte de la vie humaine.

La réalisation de la fusion complète dans l'unité de la vie doit faire l'objet de tous nos désirs et de tous nos efforts.

La vraie puissance morale ne peut se réaliser que par l'adjonction du double principe de l'harmonie parfaite ; car le vrai bonheur repose sur deux âmes sœurs unies en une seule. Cette union dépasse tout ce qu'on peut désirer de beau, de grand et de sublime.

La grande et sublime question de l'union intime et absolue des âmes sœurs, doit dominer toutes nos aspirations, la connaissance de notre âme sœur formant le commun de notre bonheur, rallions nous tous aux visions de ce principe éthéré.

Comme confirmation de l'existence des âmes sœurs, le célèbre poète, des méditations et des contemplations a écrit les beaux

vers suivants sur les âmes sœurs, qui proclament la réalité de cette vérité dans toute sa splendeur.

Comme deux rayons de l'aurore
Comme deux soupirs confondus,
Nos âmes sœurs ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore.

Dans cette sublime pensée de l'éminent poète, admirons les beautés des âmes sœurs dans leur rayonnement éthéré. Ces visions si pleines de charme nous montrent les splendeurs de ces entités merveilleuses.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

Les Erreurs Scientifiques de la Bible

III

Moi, Galilée ; dans la 69e année de mon âge, ayant devant les yeux les Saints Evangiles que je touche de mes propres mains, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre.
1633

Citons encore l'Evangile de Jaôkob, l'histoire du Sauveur, envoyée par Pilate à Tibère, trouvée à Jérusalem au IVe siècle et publiée par les Bollandistes.

Le livre de Théoma, l'israélite philosophe, sur les choses qu'a faites le Seigneur, encore enfant.

L'histoire de Joseph, le charpentier.

L'histoire de la nativité de Marie et de l'enfance du Sauveur.

L'Evangile de l'enfance. On y trouve la prédiction de la naissance de Jésus par Zoroastre, la circoncision et l'adoration des Mages.

Pour ne pas fatiguer nos lecteurs nous n'avons cité qu'une partie de ces ouvrages.

Remarquons d'ailleurs qu'ils sont tous écrits dans le même esprit que nos Evangiles actuels.

Parmi tous ces ouvrages le concile de Trente fit un choix et ne considéra comme inspirés que les quatre Evangiles que nous connaissons.

Malgré cette condamnation un certain nombre des apocryphes furent plus répandus du Ve au XVIe siècle, que les Evangiles canoniques. Ce sont ces apocryphes qui donnèrent naissance au culte de la Vierge et à la fête de son assomption.

On ne sait pourquoi l'Eglise ne joignit pas aux livres canoniques les *actes de Ponce Pilate* que les pères des premiers siècles tenaient pour authentiques et auxquels ils donnaient une valeur équivalente à celle de l'Evangile, selon Saint-Marc.

Donnons à nos lecteurs quelques extraits de ces Evangiles apocryphes. Nous les empruntons à l'ouvrage de M. Binet-Sanglé *La Folie de Jésus*.

Divers Evangiles disent que Joseph fabriquait des portes, des lits, des coffres, des cribles, des charrues, des jougs pour les bœufs, des instruments aratoires Le livre de Théoma dit qu'il cultivait aussi la terre,

D'après l'*Histoire de Joseph, le charpentier*, celui-ci prit femme à 14 ans, devint veuf au bout de neuf ans et épousa Marie à 25 ans.

D'après le *Livre de Théoma, l'israélite*. Joseph aimait beaucoup son fils Jésus, mais il n'en fut pas moins obligé de sévir contre lui, car il était méchant, vindicatif et cruel. Un jour Joseph se lève et lui tire l'oreille. L'enfant fut courroucé et lui dit : « Qu'il te suffise de chercher et de ne pas trouver; tu as agi comme un insensé; je suis à toi, sans doute, mais tu ne doit me tourmenter en rien. » (V).

Une autrefois Joseph dit à Marie : « Ne le laisse pas franchir la porte de la maison. » (XVI).

Et à un maître d'école : « Prends le avec toi, frère, si tu l'oses. » (XV).

Le *Traité de l'enfance de Jésus suivant Théoma* contient des renseignements analogues : les Nazaréens dirent à Jésus : « Il ne faut

pas qu'un tel enfant soit avec nous. Eloigne-le de ce lieu et s'il faut que tu restes avec nous, apprends lui à prier et non à maudire. »

Alors Joseph appela Jésus et le réprimanda en disant : « Pourquoi maudis-tu ? Les habitants de cette ville nous haïssent. » Plein de fureur, il le saisit par l'oreille. Et Jésus courroucé dit à Joseph : « Qu'il te suffise de me voir. Ne me touche pas. Tu ne sais pas qui je suis ; si tu le savais, tu ne me contrarierais pas. Quoique je sois ici présent avec toi, j'ai été avant toi. »

Par cette digression nous avons voulu donner une idée très sommaire des apocryphes à nos lecteurs.

Revenons à notre sujet et voyons si nous ne trouverons pas quelques erreurs scientifiques dans la Bible.

Les premiers versets de la Genèse explique la création du monde. Il y a là une première erreur. Rappelons en effet à nos lecteurs la formation du système solaire. Ils connaissent tous l'hypothèse de Laplace : d'abord une masse gazeuse globulaire qui s'étendait jusqu'à l'endroit où se trouve actuellement la planète Neptune. Il s'en détacha un anneau ; et cet anneau se condensa en un corps rond gazeux : ce fut *Neptune*.

Cette masse était animée d'un mouvement de rotation plus rapide sur elle-même ; elle se condensa ; un second anneau en sortit, cet anneau se condensa en un globe gazeux ; ce fut *Uranus*.

La masse centrale qui n'était autre chose que le *Soleil* forma successivement toutes les planètes.

A mesure que le soleil formait une planète, il se condensait, devenait plus chaud, et tournait plus vite. Quand la terre se forma, le soleil arrivait jusqu'à l'orbite terrestre ; donc aux premiers âges de notre globe, le soleil était beaucoup plus gros que maintenant, son état physique et son état chimique n'étaient pas du tout ce qu'ils sont aujourd'hui. Petit à petit, il se condensa, devint plus chaud et tourna plus vite, comme nous venons de le dire ; les conditions où se trouva la terre se modifièrent donc considérablement petit à petit et avec elle la flore et la faune.

Du soleil sortit la planète Vénus et en enfin la planète Mercure.

Nous savons que notre explication est beaucoup trop courte et

manque absolument de clarté. Mais ces choses là sont tellement connues que nous avons jugé inutile d'en dire davantage.

Dans la suite également nous aurons l'occasion de parler d'autres théories scientifiques que nous ne ferons qu'effleurer, car elles sont très connues et d'ailleurs, la place nous manque.

La plupart des planètes imitèrent le soleil et se créèrent ainsi des satellites ou des *lunes.*

Des durées énormes séparent la formation des diverses planètes ; il faut compter par millions d'années.

Chaque étoile est un soleil ; l'histoire de chaque étoile est l'histoire de notre soleil.

Nous ajouterons cependant quelque chose au sujet des étoiles.

Il y a quatre espèces d'étoiles au point de vue de leur couleur : les *rouges*, les *jaunes*, les *blanches* et les *bleues.*

Elles ont une température différente, nous les avons placées par ordre de chaleur croissante ; les rouges sont donc les plus froides et les bleues les plus chaudes. De plus leur température est liée à leur âge ; les moins âgées sont les rouges ; les plus âgées sont les bleues.

Voici la température de quelques étoiles :

Phi de Persée, rouge......................	2.600	degrés
Soleil, jaune.........................	5.300	—
La Polaire, jaune	8.200	—
Wéga de la Lyre, jaune	12.000	—
Bêta de Persée, bleue.......	13.300	—
Alpha de Persée, bleue....................	15.200	—
Delta de Persée, bleue....................	18.000	—
Lambda du Taureau, bleue	40.200	—

Parmi les étoiles blanches citons *Sirius* et *Rigel.*

(A suivre). ISIDORE LEBLOND.



LE BAPTÊME

Une des vieilles habitudes que nous quitterons difficilement, c'est celle de faire baptiser nos enfants. Le nombre des mariages et des enterrements civils augmente tous les jours, mais le nombre des baptêmes ne diminue pas. Même les personnes qui n'ont pas attiré les bénédictions du Ciel sur leur union, font ondoyer leurs enfants, sans même se douter que c'est là une inconséquence flagrante. Et pourtant, il n'est pas de sacrement à la fois plus ridicule et plus odieux dans ses origines et dans sa cause ; il est contraire à toute justice et consacre un principe d'iniquité, celui de la transmissibilité du crime par le sang.

Voilà un enfant qui vient de naître. Qu'a-t-il fait? Rien. La raison n'existe pas encore puisque, de par les principes de la religion catholique, il ne sera responsable qu'à sept ans; c'est à peine s'il a une âme, le pauvre être. N'importe, c'est un criminel, il est coupable d'être né ; il doit être lavé de sa souillure originelle, celle d'être conçu par la chair. Demandait-il à grossir les rangs de notre humanité ? Non, certes. Et alors ? Ça dépasse tout entendement et ça dépasse toute conscience.

Le voilà donc cet enfant. Il n'a qu'un souffle de vie, il meurt avant qu'une main prudente ait versé sur son front la goutte d'eau qui doit le sauver. On serait tenté de croire qu'il va prendre son vol d'un coup d'aile léger, s'élever vers le Ciel où les anges avec des chants d'allégresse viendront le recevoir. Non, il est perdu il ira dans les limbes où il sera privé à jamais de la vue et de l'amour du Père Céleste.

Je n'insiste pas ; toutes les mères comprendront, sentiront que cette justice divine bouleverse notre justice humaine.

Est-ce que nous envoyons au bagne le fils du forçat, et à l'échafaud le fils du guillotiné ? Ce serait aussi logique. Comment ! Mais les préjugés tombent si bien autour de nous, fauchés par le grand souffle de la raison, que c'est plus de la pitié que de l'horreur que

nous inspirent ceux dont le père a failli, et notre charité, fille de la Raison et non de l'Evangile, s'efforce d'amener dans leur âme l'oubli. Les fils de malfaiteurs ne sont conspués et injuriés que dans les contrées isolées de toute civilisation, là où l'Esprit de l'Eglise domine. Le crime étant le fait d'un homme, l'expiation ne peut atteindre que cet homme. C'est si simple que l'on ne peut comprendre qu'une doctrine contraire ait duré pendant des siècles et qu'elle dure encore.

D'autre part, pouvons-nous aussi légèrement disposer de l'âme d'un pauvre petit être, sans force et sans raison, en engageant son avenir spirituel? Avons-nous le droit de faire de lui, dès sa naissance un catholique, un protestant, un juif ou un mahométan? Non, nous le pouvons pas; nous devons, au contraire, respecter le libre arbitre de cette jeune créature. Aussi je trouve blâmable la conduite des parents qui s'empressent de faire baptiser, dès leur bas âge, leurs enfants et d'en faire ainsi, sans qu'ils s'en doutent des adeptes d'une religion quelconque. Pourquoi ne pas les laisser libres de choisir eux-mêmes, à l'âge de raison, la religion qu'ils auront jugé la meilleure? Cette façon d'agir serait sage prudente et équitable et éviterait bien des révoltes chez de nombreuses âmes et ferait disparaître cette catégorie de pauvres humains qu'on qualifie avec dédain du nom de renégats.

Certains spirites, tout en rejetant le sacrement du baptême et ses conséquences religieuses, fêtent néanmoins en famille l'arrivée, en ce bas monde, du nouvel incarné. Cette réunion intime a pour but de donner à l'enfant un protecteur qui s'engage moralement à remplir le vide que pourrait produire la disparition prématurée des parents. Dans cette cérémonie, simple et touchante, on n'y voit point d'eau lustrale devant laver le péché originel, ni de prêtre, parce que le père de famille spirite remplit cette mission sacrée au milieu des siens. Là, point de signes allégoriques n'ayant de mérite que leur antiquité, mais une réunion sympathique d'où s'échappent les douces effluves d'une douce fraternité. Le cœur et l'esprit y trouvent un aliment plus solide que dans la froide et puérile cérémonie du baptême religieux.

On le voit, la doctrine spirite a le mérite, en l'expliquant et en le justifiant, d'arriver à tout, non seulement sans blesser les lois de la justice et de la raison, mais, au contraire, en s'y conformant.

H. Verdier.

Un dindon en Cour d'Assises

J'ignore en quel pays, et par quel maléfice
Un dindon figurait devant dame Justice.
Il était là, sans peur, sans fiel et sans ennui,
Comme s'il s'agissait de tout autre que lui.
Douze graves jurés, chapons à forte tête,
Allaient se prononcer sur le sort de la bête.
Quelques poules, sur le retour,
Lorgnaient un vieux canard, chef de la haute Cour.
« Silence ! campagnards, dit un merle en colère,
« Silence ! » – Un perroquet sur son bâton planté,
Prit la parole au nom de la société,
Il reconnut sans peine en style de sorbonne
« Que le dindon était l'innocence en personne.
« Mais *le premier dindon désobéit aux dieux.*
« *Et ses fils répondaient de ce crime odieux.* »
L'orateur s'animait ; et, plein de véhémence,
Il noyait les jurés dans des flots d'éloquence.
Dans sa péroraison, jusqu'au ciel il grimpa.
Je dois l'avouer, son discours me frappa.
Le dindon désira se défendre lui-même.
« On m'accuse, dit-il, ma surprise est extrême.
« Le premier des dindons fit mal assurément.
« Mais condamner le fils pour le crime du père
« Me semble un mauvais jugement. »

L'accusé se tira d'affaire,
Il fut même applaudi, dit-on,
Pour démontrer à tous une chose aussi claire
Il avait suffi d'un dindon.

(L'Esprit Frappeur de Carcassonne)

Histoire d'une Obsession

(Suite)

Cette perspicatité et cette justesse dans les vues de son jeune filleul avaient tellement frappé le Duc, qu'il ne manquait jamais de prendre son avis quand il devait entreprendre quelque chose. Il l'installa donc définitivement dans son hôtel, et, de ce jour, Barley prit une prépondérance considérable sur le personnel de la maison du Duc de Choiseul.

D'une taille moyenne, mais bien prise, Barley portait sur lui un charme inexplicable. Ses yeux châtains et caressants attiraient la sympathie de tous ceux sur qui leur regard se posait.

Il n'était pas jusqu'aux serviteurs qui préféraient recevoir des ordres de sa bouche que du Duc. A cette époque ce dernier avait deux enfants. Un fils et une fille. Le premier, maladif depuis la plus tendre enfance, était âgé de 25 ans à l'époque où se place notre récit. Il ne quittait guère son appartement et sa plus grande occupation était la lecture des romans de chevalerie et de sorcellerie, très en vogue alors. D'un caractère ombrageux, conséquence inévitable de son état, il n'avait pas vu d'un très bon œil l'installation de Barley dans l'hôtel familial. Aussi, chaque fois que le hasard les mettait tous les deux en présence, il ne manquait jamais de jeter sur le roturier un regard hautain et dur pour bien lui faire sentir toute la distance qui les séparait.

Il en était tout autrement pour la Vicomtesse Marie de Choiseul qui, elle, se sentait une vive amitié pour le commensal de son père.

D'une beauté florissante, autant que celle de son frère était précaire, Marie de Choiseul avait un caractère ouvert et confiant.

D'une beauté régulière, il émanait de toute sa personne une grâce attirante. Peu fière, elle savait se plier facilement au milieu dans lequel elle se trouvait ; avec cela, d'une charité inépuisable, elle était adorée par tous les miséreux de son quartier. Bien souvent quand elle sortait en chaise dans un but de promenade, il arrivait que quelque mère désespérée la décidait à venir dans son taudis apporter quelques secours et des consolations à son enfant qui souffrait.

D'un caractère gai, enjoué, elle emplissait le vieil hôtel de ses rires et de ses chants. Son père l'adorait pour cela, et bien souvent quand quelque intrigue de cour l'avait attristé, il s'empressait de venir retrouver sa fille qui avait tôt fait de dissiper le nuage qui assombrissait son front.

Tout de suite elle s'était prise d'affection pour le filleul de son père. Autant son frère s'évertuait à faire sentir la distance sociale qui les séparait, lui noble, du roturier, autant elle semblait vouloir oublier son rang pour s'en rapprocher.

Aussi Barley ne tarda pas à sentir la vive amitié qu'il avait pour sa jeune maîtresse se changer en amour. Il avait pour elle une sorte d'adoration irraisonnée. Lui, l'homme à l'esprit rationnel, au jugement juste, perdait toutes ses qualités quand il se trouvait en présence de la vicomtesse, et oubliait pour un instant, l'énorme distance qui les séparait. Distance faite de préjugés, certes, toute de convention, mais qui était, surtout à cette époque, presque infranchissable.

Un jour l'inévitable se produisit. Barley, dans un moment d'aberration, profitant d'un tête-à-tête, osa avouer à la fille de son parrain, les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Il n'avait pas plus tôt prononcé les paroles de cet aveu, qu'il comprit la faute qu'il venait de commettre, et, rouge de confusion et de crainte, il attendit la tête baissée, les reproches qu'il croyait mériter. A sa grande surprise, ces reproches ne vinrent pas ; et quand il osa lever les yeux sur la jeune fille, il comprit dans son regard, que sa

déclaration ne l'avait aucunement offensée. Alors un bonheur surhumain gonfla son cœur. A ce moment, le fils de l'humble marchand se sentit capable d'accomplir les choses les plus héroïques, les plus nobles, sur un signe de cette fille de preux.

Pour lui les préjugés de castes s'effacèrent à ses yeux et il put se dire, avec raison, que le seul nom ne fait pas la noblesse.

Dès lors commença pour ces deux jeunes êtres une vie d'enchantement. que je n'essaierai pas de décrire ici ; les joies de l'amour étant les mêmes sous tous les cieux et de tous les temps.

Sur ces entrefaites, la Vicomtesse de Choiseul fut remarquée à la Cour, où elle était dame d'honneur de la reine, par le marquis de Barcyl, capitaine aux mousquetaires gris. Très infatué de sa personne, ce dernier comptait beaucoup plus sur sa prestance, rehaussée par son brillant uniforme, que sur son esprit.

Quelques faciles succès lui avaient fait croire qu'il n'avait qu'à faire le premier pas. pour qu'aussitôt les femmes tombassent amoureuses de lui. Aussi quelle fut sa surprise quand la jeune vicomtesse répondit à son madrigal un peu lourd, par un haussement d'épaules dédaigneux.

Piqué par cette résistance imprévue, le marquis se promit de saisir la première occasion pour revenir à la charge avec plus de succès, croyait-il.

A quelque temps de là, le Duc de Choiseul donnait une fête dans son hôtel. Le marquis de Barcyl ne manqua pas d'user de toutes ses relations pour s'y faire inviter. S'étant préparé de longue date il parut dans les salons paré de son plus rutilant uniforme, et s'étudia à faire valoir tous ses avantages physiques, pour aller présenter ses hommages à la jeune Vicomtesse. qui faisait les honneurs de la maison.

Il en reçut un accueil des plus froids, quoique très poli. Le trouble qu'il escomptait voir paraître sur la figure de l'héritière du Duc, ne se manifesta nullement. Il eut même le dépit de la voir s'empresser vers un jeune homme de très modeste apparence, qui ne possédait certes pas son allure de bellâtre mais dont les yeux réflétaient une intelligence peu ordinaire. Il s'enquit de son nom

et apprit que ce n'était qu'un simple et vulgaire roturier, le propre filleul du maître de céans.

De ce jour, le capitaine voua une haine sournoise au plébéien qui osait se mettre en travers de sa route en contrariant son amour. Il remarqua vite que le frère de Mademoiselle de Choiseul méprisait Barley, il sut par ses intrigues habiles se ménager l'amitié du jeune Comte, et il eut ainsi un précieux auxiliaire.

Le jour où commence notre récit, Barley avait été chargé par le Duc de Choiseul d'une mission importante auprès de de Luynes, le favori du roi. Il s'agissait d'une question très délicate, qui, résolue avec bonheur, devait augmenter d'une façon très importante l'influence du Duc à la Cour.

Avec son tact habituel. Barley avait mené la chose très brillamment, et il ne lui manquait plus qu'un renseignement très important, qu'il venait chercher auprès de son maître qui venait de partir pour la chasse, pour assurer la réussite complète. C'est alors qu'il s'en retournait très désappointé de n'être pas arrivé à temps, qu'il avait rencontré la jeune Vicomtesse, et l'avait sur sa demande, accompagnée jusqu'à l'hôtel.

Arrivés devant la porte monumentale. Barley ordonna au portier d'ouvrir, et s'effaça pour laisser passer la chaise. Après avoir salué la jeune fille, il allait se retirer discrètement quand cette dernière lui fit signe de la suivre dans ses appartements.

Arrivés dans le salon, Mademoiselle de Choiseul congédia sa femme de chambre et, désignant un siège au jeune homme, elle s'assit elle-même sur un fauteuil en face de lui :

« Je voudrais, dit-elle, rougissante, vous demander un conseil.

« A vos ordres répondit-il, en s'inclinant. —

« Vous savez mon ami, les serments que nous avons échangés, « malgré la distance sociale qui nous sépare; Eh bien, plus je « réfléchis à celà, plus je vois les difficultés sans nombre que nous « aurons à surmonter. Une des plus sérieuses oppositions, conti- « nua Mademoiselle de Choiseul, nous viendra de mon frère, qui « ne pourra supporter que moi, une descendante des preux, me « mésalie avec un prolétaire. Ensuite, mon ami, vous aurez à lutter

« contre M. de Barcyl qui m'a, paraît-il remarquée et a eu l'audace
« de me le dire sans y être autorisé. Mais je sais que vous êtes un
« homme de cœur et que tous ces obstacles ne sont pas pour vous
« effrayer. »

Comme Barley allait répondre, elle l'arrêta d'un geste : « Laissez-
« moi finir, L'essentiel est que mon père ne désapprouve pas notre
« amour. A cela, je tiens beaucoup. A vous donc de lui en faire
« l'aveu, et d'arriver à vous faire agréer. Mais d'ores et déjà soyez
« assuré que, quoiqu'il arrive, je n'aurai pas d'autre époux que
» vous.

A ce moment l'arrivée imprévue d'une amie de la Vicomtesse mit fin à l'entretien, et Barley, après lui avoir dévotement baisé la main, se retira discrètement.

Le langage franc et ferme de celle qu'il aimait donna au jeune conseiller, un regain de courage. Il se sentait de force à affronter tous les frères hautains et les capitaines du monde. Comme il gagnait son appartement, un valet lui remit une lettre qu'on venait d'apporter pour lui. Il s'approcha d'une des fenêtres du vestibule pour en prendre connaissance. A sa lecture, il eut un haut le corps de surprise. Voici ce que contenait ce billet :

« Je prie M. Barley, de vouloir bien passer en mon hôtel ce
« soir, à 5 heures, pour avoir une explication avec lui au sujet
« d'une affaire de la plus haute importance, le concernant et pou-
« vant avoir les plus graves conséquences pour son avenir. »

Signé : Marquis DE BARCYL.

Le jeune homme comprit aussitôt de ce dont il s'agissait. Et cette invitation, venant après l'entretien qu'il venait d'avoir avec Mademoiselle de Choiseul, lui parut d'un bon augure. Il résolut donc de s'y rendre.

(A suivre).

ALEXIS PIRON.
(1689-1773).

AVIS

Les séances d'expérimentation de la Société Algérienne d'Etudes Psychiques sont suspendues pendant les chaleurs. Elles recommenceront le mercredi, 2 octobre prochain, à 5 heures du soir, au local de la Société, 6, Passage du Caravansérail.

LEÇON DE CHOSES

LES FOURMIS *(Suite)*

Il est facile d'étudier les mœurs des fourmis parce que nous les rencontrons partout autour de nous, dans les champs, dans les jardins et même dans l'intérieur de nos maisons ; mais cette peuplade intéressante n'est pas la seule sur la terre vivant en Société. D'autres groupes aussi, semblent obéir à des lois immuables transmises ainsi de génération en génération par une sorte d'atavisme inconscient. Nous pourrions étudier également les termites, les castors, les abeilles et d'autres encore vivant dans des contrées inexplorées. Toutes ces peuplades semblent ignorer qu'il existe une espèce humaine vivant comme elles en Société organisée.

Ce qui caractérise ces sociétés animales et les différencie profondément des sociétés humaines c'est la discipline, l'obéissance passive de l'individu à des lois sociales qui ne sont pas écrites ou codifiées sur parchemins et que chacun porte en soi. Dans les sociétés humaines, on n'obéit qu'à des lois écrites et encore faut-il des gendarmes, des juges, des prisons pour faire respecter ces lois.

Les Communautés animales ont peut-être bien chez elles des individus chargés de châtier les paresseux. car là, évidemment, dans ces colonies en travail incessant, c'est la paresse qui doit être le premier et le plus grand des délits. Il n'y a pas de lutte du Travail contre le Capital, chez ces peuples composés uniquement de travailleurs. Mais ce qui apparait comme évident c'est que les règles de conduite sont imprimées dans la conscience de chaque membre de la communauté.

Cette obéissance aux lois qui régissent la Colonie est-elle simplement mécanique ? L'individu est-il inconscient de cette obéissance ? Evidemment non ; car s'il va délibérement où il doit aller il sait aussi se plier aux circonstances imprévues qui se présentent devant lui. Si un obstacle s'oppose à sa marche, il sait le contourner. On le voit souvent réfléchir, hésiter ; il suit un chemin ; il s'aper-

çoit qu'il s'est trompé, il retourné en prendre un autre. Il s'arrête ou s'enfuit lorsqu'il prévoit un danger. Ce sont là des mouvements intelligents non mécaniques. Et ne faut-il pas de l'intelligence pour construire ces villes souterraines contenant tout le confort dont ces bestioles ont besoin ; n'en faut-il pas pour réparer les brèches que les hommes ou la nature font à leurs œuvres et pour chasser ou empêcher de nuire un ennemi menaçant. Les abeilles par exemple, savent envelopper le scarabée, introduit imprudemment dans leur ruche, d'une gangue de cire qui l'immobilise à jamais. Ces peuples sont intelligents soit en masse, soit individuellement et l'on peut dire qu'il y a une âme directrice de la cité comme il y a une âme directrice dans chaque citadin. Ne dirait-on pas que ces sociétés sont à un stade moral plus avancé que les sociétés humaines?

Comparons en effet : d'un côté tandis qu'une solidarité complète, intégrale, paraît animer les communautés animales, de l'autre on ne voit chez les sociétés humaines qu'un égoïsme effrené. Chacun pour soi c'est la devise des hommes. Une partie seulement de la collectivité travaille afin que l'autre puisse vivre dans l'oisiveté ou les plaisirs futiles. C'est à qui arrivera par ruse, mensonge, réclame ou bluff, à se caser dans la caste des oisifs. Ceux ci sont les plus considérés ; les travailleurs sont méprisés. Ne travaille que celui qui ne peut vivre autrement. On ignore *le devoir* librement accepté. Ce n'est que par crainte qu'on obéit aux lois et aux lois écrites seulement.

L'intelligence supérieure donnée à la race humaine serait-elle donc un don funeste, une pierre d'achoppement, une occasion de chute ? Non, sans doute ; mais cette constatation mériterait une étude approfondie.

Il y a encore dans la vie de l'humanité à la période actuelle d'innombrables questions inconnues que les siècles futurs déchiffreront peu à peu. On peut cependant tirer quelques conclusions de l'étude que nous venons de faire. Le Christ a dit : Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu. L'homme en recevant le libre arbitre et la direction absolue de la volonté a reçu un don précieux qui peut l'élever à la divinité ; mais de ce don précieux

il peut en faire un mauvais usage et être conduit par là à la ruine, à l'abjection, à la souffrance. La liberté humaine avec l'intelligence et la raison qui l'accompagnent est un précieux privilège mais exige des devoirs plus impérieux, et chaque manquement à ces devoirs est suivi de son châtiment matériel et moral.

Les magistrats, les gendarmes, les prisons sont une des formes de ce châtiment que la conscience humaine a elle-même établie, mais il est d'autres formes de châtiment qui sont comme des effets d'une Justice immanente ou l'exécution d'une loi qui régit la Vie Universelle. Toute faute est suivie tôt ou tard de l'expiation quoique la justice humaine n'ait pu ou su prendre le coupable. Jamais une faute ne passe inaperçue à Dieu et jamais elle demeure sans expiation. Cette perspective, consolante, pour celui qui vit avec la pensée de Dieu dans son cœur, est terrible pour celui qui, sur la fin de sa vie sent peser sur sa conscience le poids de toutes ses fautes passées. Terrible encore, lorsque arrivé dans l'Au-Delà il apprendra qu'il lui faut revenir sur cette terre pour réparer les désordres de sa vie précédente avant de pouvoir s'élever vers la lumière et vers le bonheur.

F.-T. Mende.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE VIII

Tu ne douteras plus sceptique Henri

— Votre explication m'intéresse et je tâcherai de l'aprofondir, dit Henri. Et le rêve — j'entends le rêve révélateur — et la transmission de la pensée. Quelle part leur accordez-vous ?

— Oh ! ils existent tous deux, Henri. J'ai pu m'en rendre compte par moi-même. A propos de rêves curieux, laisse-moi te raconter ceci :

Deux de mes camarades partageaient par hasard avec moi une chambre d'hôtel. Le plus jeune, qui n'avait reçu que peu d'instruction et ne connaissait aucune langue étrangère, se mit, tout en rêvant, au milieu de la

nuit, à réciter en latin du Virgile tout pur. A ce moment je travaillai à l'un de mes premiers ouvrages sur le *Mouvement Cosmique* et mon autre camarade qui se trouvait indisposé, ne dormait pas non plus ; nous étions donc deux à pouvoir constater ce fait surprenant. Le lendemain le songeur nous traita carrément de fumistes lorsque nous lui racontâmes son aventure à laquelle il s'est toujours refusé à croire.

Vous allez m'expliquer cela en me disant que le dormeur avait vécu au temps de Virgile une existence antérieure, et que c'était peut-être Virgile lui-même ? dit en riant Henri Marson.

— Je me garderai de l'affirmer..... mais je le nierai encore bien moins ! fit Radiory.

Et le cas de Stella, qu'un rêve révélateur pendant son sommeil, puis une apparition de sa défunte mère à l'état de veille, ont poussée à se mettre en quête du Mage Blanc ?

— Vous même ! interrompit Henri, Mage Blanc, vous me faites parfois rêver tout éveillé, avec vos étranges récits !

— L'a-t-elle assez bien décrite, sa mère (qu'elle n'avait vue que toute enfant et dont elle ne se souvenait même pas), vêtue comme au jour de sa mort ?

— Tout cela est extraordinaire, mais je doute encore, mon oncle.

— Voyons Henri, et mon rêve d'il y a deux nuits, lorsque ta Marthe, que je ne connais certes pas, m'est apparue pour me dire qu'elle expiait cruellement sa faute involontaire, et qu'elle ne voudrait pas mourir sans avoir reçu ton pardon ? Je t'ai fait le croquis de son visage, et tu m'as affirmé que la ressemblance existait.

— C'est parfaitement exact dit Henri. Vous m'avez donné là une preuve qui me laisse encore tout songeur.

— Je t'assure bien, Henri, que je suis tout autant que toi partisan du contrôle et que je ne me laisse pas facilement duper pour ces questions là.

J'ai connu un médium écrivain qui disait produire, sous la dictée des esprits, des écritures très différentes suivant les cas : prédictions, avertissements, conseils, réponses à des questions posées, s'échappaient du crayon qu'il ne faisait que soutenir très légèrement sur le papier.

Pendant qu'il pouvait y avoir là de l'auto-suggestion, je le priai de laisser pour quelque temps les morts dans leur sphère et de vouloir bien par son procédé habituel, interroger des vivants qui pourraient alors contrôler les résultats obtenus.

Le Gérant : E. DURAND.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot